



HAL
open science

De “ la rue des Philhellènes ” à la ville climatisée Imaginaire et conditions technologiques de l’expérience sensorielle de l’urbain

Dimitriadi Leda

► **To cite this version:**

Dimitriadi Leda. De “ la rue des Philhellènes ” à la ville climatisée Imaginaire et conditions technologiques de l’expérience sensorielle de l’urbain. Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. Septembre 2016, Volos, Greece, Sep 2016, Volos, Grèce. p. 159 - 164. hal-01414209

HAL Id: hal-01414209

<https://hal.science/hal-01414209>

Submitted on 13 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De « la rue des Philhellènes » à la ville climatisée

Imaginaire et conditions technologiques de l'expérience sensorielle de l'urbain

Leda DIMITRIADI

École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais, Laboratoire ACS
- UMR AUSSEER n° 3329 CNRS, Paris, France, ledamile@gmail.com

Abstract. *Andreas Embirikos describes in a poem entitled 'In the Philhellenes' Street' an apocalyptic experience in the centre of Athens during a heat wave. In this moment of extreme physical conditions are condensed both the materiality of urban events and a spiritual manifestation revealing a specific historical and cultural substratum as well as a universal dimension of the human condition vis-à-vis death and life. We can then see how the experience of urban ambiances is a catalyst for such fundamental oppositions; we can also compare this condition to that of the air-conditioned city, which by separating the space into hot and cold engenders sensorial experiences revealing the contradictions of contemporary urban environments.*

Keywords: *atmosphère, imaginaire, technologie, expérience, climat, ville, métropole*

« À la rue des Philhellènes » : la chaleur révélatrice

Andreas Embirikos (ou Empeirikos) (1901-1975) (on peut lire aussi : andras empeirikos, homme empirique), poète surréaliste grec des plus importants, décrit dans son poème en prose intitulé « À la rue des Philhellènes¹ » le moment apocalyptique d'une forte canicule de juillet en plein centre d'Athènes, à deux pas de la place de la Constitution, proche du Palais royal et de l'Assemblée nationale (à l'époque). Pendant ce moment d'épreuve corporelle sont condensées la matérialité de l'événement urbain – un cortège funèbre qui passe, les bus pleins de monde, la chaussée, les bâtiments –, sa dimension sensorielle qui déborde de sensualité et frôle les limites de l'indécence, dimension horizontale, et sa dimension spirituelle, verticale, tendant vers l'idéal, qui s'élève par et pour une culture spécifique, un esprit caractérisé par une histoire, celle d'un Logos et d'un Topos, une langue et un lieu, c'est-à-dire formant une idiosyncrasie collective.

La très forte chaleur, condition extrême et perçue comme insupportable dans l'environnement urbain, devient ainsi le catalyseur pour une révélation qui passe par

1. Le poème, écrit en 1962, parut dans la collection Oktana aux éditions Icare en 1980. Il existe une traduction française par Michel Volkovitch dans *Embirikos A.*, Oktana et Ce jour d'hui, Publie.net, Collection « Publie.Grèce », 2014 ou <http://www.volkovitch.com>. Les traductions des extraits au présent article sont faites par l'auteur.

les sens pour aller au-delà des sens. Elle quitte la chaussée qui brûle pour se résumer à l'essence de ce qui la produit : la lumière verticale, élan vers le haut du corps qui n'est plus corps pour avoir trop senti : « presque tout se dématérialisait dans la canicule – les hommes et les bâtiments », écrit le poète ; elle devient le cri d'une condition spirituelle universelle.

C'est donc dans la rue des Philhellènes, la rue des « amants de la Grèce » (la toponymie est-elle simple coïncidence ?), qu'un corps éprouvé par la chaleur extrême va se tourner vers la lumière et crier à la gloire de l'esprit hellénique exaltant son accomplissement moral sublime : la transformation de la peur de la mort en ardeur pour la vie. Gloire qui doit devenir un jour universelle, partagée par tous les hommes, selon l'élan du poète.

La sensation de dématérialisation devient l'achèvement et le moment ultime d'une série d'expériences de contrastes primaires : (respect de la) mort et désir charnel ; matière et légèreté ; immobilité et mouvement ; bruit et silence... La mort est *coupure* – le cortège funèbre est mobile, il passe, mais pour un instant tout s'arrête ou semble s'arrêter. Le désir est *flux* et *mouvement* : à peine dissimulé, inassouvi, primitif et vulgaire, il est transitoire comme les bus pleins de monde qui permettent sa manifestation à la fois triviale et mystique, autant qu'ils la complimentent dans l'espace et dans le temps. Tout alors est mouvement : « Le thermomètre montait constamment »... « quelque chose comme une cigale trépidante dans mon âme m'obligeait d'avancer, d'un pas léger et rapide ». L'arrêt est instantané – ensuite le mouvement reprend son cours, et c'est en tant qu'interruption momentanée de ce mouvement que l'arrêt prend, à la fin, tout son sens. Le thème de la mort apparaît chronologiquement premier, et puis s'efface provisoirement : le mouvement vital l'emporte, et la victoire déjà implicitement annoncée est enfin énoncée sur un ton explosif : « Dieu ! cette fournaise, il la faut pour qu'il y ait une telle lumière ! (...) ».

Lors d'une lecture enregistrée par le poète lui-même (1964), Embirikos ne récite pas les phrases « indécentes » : il met en avant l'aspect spirituel du texte. D'autres oppositions prévalent : local et universel, passé et présent, souffrance et délivrance ; et l'accent est mis sur la chaleur unificatrice, du point de vue géographique et historique, qui rapproche la Grèce du Mexique, et la rue des Philhellènes admirateurs de la Grèce ayant œuvré pour son indépendance, de Missolonghi connu pour sa résistance et son exode héroïques lors du siège turc pendant la même période, mais aussi de la baie de Marathon où l'armée de Miltiade repoussa l'invasion des Perses dans l'antiquité : « Oui, c'était Juillet ; et non seulement la rue des Philhellènes, mais aussi le Bastion de Missolonghi et Marathon et les Phallus de Délos palpitaient vibrants à la lumière, comme dans les étendues sèches du Mexique palpitent tout droits les cactus du désert, dans le silence mystique qui entoure les pyramides des Aztèques ». De l'histoire, tout drame est assourdi, c'est la gloire des civilisations qui demeure.

À travers la lecture de ce poème, il est possible donc de repérer les déclinaisons de l'expérience de la ville allant de l'épidermique (la chaleur) au visuel (la lumière), et de rechercher les liens qui tissent ensemble les composants d'un environnement urbain dense de « sens » dans les deux sens (sensoriel et sémantique) : l'expérience corporelle extrême ; l'interaction dissimulée des corps ; l'histoire (présente dans l'imaginaire collectif) qui se perd dans les siècles ; l'éveil de la conscience.

La ville climatisée

La très grande chaleur est *révélatrice*, comme toute condition extrême, ultimement comme toute condition de crise. Si une analyse fine du poème d'Embirikos nous permet de déceler ses aspects philosophiques et psychanalytiques évoqués par le récit de l'expérience relatée, il est également possible de comparer la condition d'exaltation décrite, à la condition climatisée de la métropole contemporaine : autre type d'expérience urbaine corporelle de l'ère technologique, en divisant l'espace en chaud et froid elle donne le choix, brisant donc les liens tissés par le poète. Le corps qui va sortir rafraîchi du magasin climatisé ne criera pas en appelant à la lumière, visionnant les cactus des déserts mexicains comme les phallus de Délos. L'enjeu n'est ni dans le frottement sensuel des corps qui transpirent ni dans la dématérialisation, fusion de la chair et de l'esprit, mais dans une alternance permanente à la recherche de l'équilibre épidermique des sensations, c'est-à-dire d'un confort introuvable : le corps ne s'évapore plus en s'épuisant. L'universalité, plutôt technique que spirituelle, a toujours une dimension sensorielle, et elle s'exprime par le frisson.

La rue des Philhellènes à l'époque de l'habitation climatisée

De nos jours, en marchant dans les rues du centre d'Athènes par temps de canicule, nous sommes confrontés à des situations thermiques qui se caractérisent par l'alternance : nous entrons dans un espace climatisé, où nous sommes souvent obligés de nous couvrir ; nous sortons dans la rue, où nous recevons la chaleur comme un choc (plus ou moins bienvenu selon le temps que nous sommes restés dans le froid) ; si nous continuons de marcher dans la rue, nous ressentons de plus en plus la chaleur comme un poids qui nous alourdit ; nous passons devant une porte ouverte d'un magasin climatisé, et nous ressentons l'agréable fraîcheur artificielle qui en sort ; nous passons ensuite à côté du module extérieur d'un climatiseur qui nous renvoie la chaleur évacuée, accompagnée du bruit du ventilateur. L'espace urbain estival est composé de fragments thermiques où il n'y a ni progression ni transition : tout est flux et coupure à la fois.



Avec la généralisation de la climatisation dans les villes qui subissent des vagues de chaleur, on soupçonne que cette commodité devient plutôt un statut des espaces

urbains qu'une option technique. La ville climatisée est la ville d'une part d'un microclimat invariable intérieur indifférent aux conditions météorologiques spécifiques réelles, d'autre part d'un morcèlement thermique extérieur qui présente des seuils et des pics, sans transition de l'un à l'autre. Cette condition urbaine moderne a une image, car elle a une matérialité : les façades contemporaines de la rue des Philhellènes en témoignent, et marquent le caractère résiduel dans l'environnement urbain de la technologie confortable, mais inarticulée des climatiseurs.



La ville cloisonnée

La climatisation n'est pas l'inverse du chauffage, elle est bien l'équivalent du réfrigérateur. Cette comparaison, qui n'est pas une métaphore, illustre bien le caractère cloisonné de la ville climatisée. La climatisation a besoin d'identifier un extérieur dont l'espace climatisé est séparé. Il s'agit d'un partage environnemental nécessaire pour le fonctionnement du dispositif, qui n'est pas techniquement nécessaire dans le cas du chauffage (à Paris, on chauffe bien les terrasses !). Ce partage est non seulement une condition, mais aussi un objectif : la climatisation, rendant l'aération de la pièce par des ouvertures superflue, permet de laisser hors de l'espace intérieur tous les éléments gênants de la ville contemporaine : non seulement la chaleur, mais aussi le bruit, la poussière, les odeurs, la pollution, voire les insectes... et les voleurs. Ce qui explique pourquoi on va préférer la climatisation même lorsque d'autres alternatives au problème de la chaleur sont possibles.

Ainsi, la climatisation n'est, dans la majorité des cas, ni une alternative parmi d'autres ni une solution à des conditions extrêmes : elle devient la norme, une nouvelle condition climatique standard, qui assure, via la possibilité de régulation plus ou moins précise de la température, la stabilité du microclimat de la pièce. Elle est l'aspirine prise par précaution pour une fièvre qui ne se déclarera peut-être pas, la *peur* de la chaleur suffisant pour nous convaincre à mettre la climatisation en marche – on imagine bien que les milliers de climatiseurs installés dans les bâtiments athéniens ne sont pas là pour les quelques jours de (vraie) canicule par an.

Enfin, en garantissant des conditions climatiques invariables dans les espaces intérieurs, la climatisation assure qu'un grand nombre de nos activités dans la ville

ne varient pas en fonction des conditions environnementales naturelles. Elle vérifie la remarque de Simondon selon laquelle dans certains cas l'être technique évolué ne *s'adapte* pas à un environnement, mais transporte en lui son milieu associé, tout en étant de plus en plus instable et dépendant (Simondon 1958, 50).

À l'image du réfrigérateur, la climatisation n'utilise pas d'énergie pour changer la température d'une matière (fût-elle gazeuse). Elle opère un *transfert* de la chaleur, elle l'évacue : d'où ses performances énergétiques, puisque techniquement il est souvent plus économique de *transporter* que de *transformer*. La chaleur est donc un résidu à jeter. Quelle est la poubelle dans la ville climatisée ? On le sait parfaitement, et les images de la rue des Philhellènes aujourd'hui le montrent bien : la décharge est l'espace public, la rue elle-même, récipient de la pollution thermique et sonore des machines refroidissantes. Dans la ville climatisée, la chaleur n'est ni un mal subi, ni un ennemi à vaincre, encore moins une épreuve salvatrice ; elle est un déchet.

La banalisation de l'utopie

Malgré le partage entre espace intérieur et extérieur, espace utile et déchèterie de la chaleur, la ville climatisée grecque n'est pas forcément la ville des grands complexes repliés sur leur propre monde atmosphérique, critiqués par Rem Koolhaas. Elle n'est pas la ville qui s'invente son climat comme les utopies de Buckminster Fuller ou de Frei Otto. Elle n'est ni la ville générique tropicale ni la ville sud-asiatique climatisée en lutte contre son contexte climatique hostile. Elle est la ville partagée constamment entre le chaud et le froid, elle est la ville morcelée. Elle est la version réduite et banale des utopies urbaines exprimées par des schémas proliférants ou mobiles, composées de cellules ou capsules modifiables, interchangeables ou jetables... Elle est la version encombrante et figée des petites bulles de l'urbanisme électronique de Zenetos, des cellules gonflables de Haus Rucker Co ou des capsules des métabolistes japonais, privée de leurs généreuses transparence et légèreté.

L'accomplissement de cette ville réticulaire et cellulaire le plus littéral sera ultimement l'objet « habité » le plus trivial et anti-urbain : la voiture climatisée, de plus en plus attachée à son « milieu associé » étendu de manière indirecte à travers les systèmes GPS et les téléphones portables, dans laquelle chacun pourra dans le futur se consacrer à quelque activité que ce soit, puisqu'elle pourra être conduite de manière automatique et sera équipée de toutes sortes de dispositifs électroniques connectés. Dans la voiture climatisée, potentielle capsule urbaine, on a l'expérience d'un des contrastes sensoriels les plus frappants lorsqu'on y reçoit la lumière solaire directe : la sensation épidermique d'échauffement superficiel par radiation dans un environnement frigorifique. Cet inconfort n'est peut-être pas révélateur de la même manière que l'est l'expérience de la grande chaleur dans le poème d'Embirikos, mais il exemplifie les aspects schizophrènes de la métropole contemporaine dont les contradictions sont en grande partie issues de ses structures technologiques.

Excursus en guise de conclusion : le printemps glacial

« Non ce n'est pas la migraine, c'est le froid d'un espace asexué ».

Écrit en 1931 par le poète russe Ossip Mandelstam, ce vers (Mandelstam 1930-1934, p. 54), si nous l'isolons de son contexte, nous fera, aujourd'hui, penser à l'inconfort physique (le mot « migraine » est tellement bien placé !) dans la ville refroidie, par

opposition aux corps échauffés désirants de la rue des Philhellènes. Si on considère le nombre de climatiseurs qui fonctionnent le mois de juillet à Athènes, on constate que l'homme moderne ne supporte pas la chaleur : il va préférer l'espace climatisé... asexué. Ses désirs s'exprimeront sous le signe de la fraîcheur.

Entraînés vers Mandelstam, nous pourrions peut-être voir un possible « contraire » littéraire du poème d'Embirikos dans un poème de Mandelstam écrit en 1933, pendant la famine de l'Ukraine, cinq ans avant sa propre mort de faim et de froid – tragique coïncidence – lors de sa déportation entre les camps, dans l'Enfer de glace.

Nous en reportons les premiers vers :

« Printemps glacial. Crimée. Farouche et affamée.

Comme au temps de Wrangel toujours aussi coupable.

Mottes sur la terre nue. Pièces sur les guenilles.

La même brume grise, la même brume âcre. » (Mandelstam 1930-1934, p. 96)

Nous retrouvons dans ces vers du poème (qui par son aspect politique contribua à l'arrestation du poète) le couplage de l'évocation (métaphorique ?) d'une condition climatique avec une circonstance historique d'un territoire géographique au destin dramatique. Si on tente une lecture parallèle des deux poèmes, à la chaleur unificatrice de la rue des Philhellènes, la rue des Amis, s'oppose le déchirement soviétique (d'abord militaire : Wrangel ; ensuite socio-politique : la liquidation des *koulaks*), et aux paysages désertiques aux cactus ou aux pierres nues inondées de lumière évoquées par Embirikos s'opposent les arbres en bourgeons « plantés comme des intrus », dans la brume triste et ombragée : « de pascalie inep-tie/l'amandier couronné inspire la pitié ». La mort, nommée et vaincue chez le poète grec, n'est pas nommée, mais est présente partout, elle attend cachée, chez Mandelstam, malgré la description de la renaissance environnante qui accompagne le printemps, et dont le poète se sert pour marquer le désespoir : « la nature elle-même ne se reconnaît plus ».

Dans ces contextes littéraires spécifiques, le chaud et le froid véhiculent, *in fine*, de manière plus ou moins assumée, un contenu non seulement philosophique ou psychologique, mais aussi politique. Et, dans des civilisations où la Langue et l'Histoire sont liées, et où les mots sont référencés par les phénomènes et les expériences, mais également référencient les idées, voire les idéologies, on se demande si cela n'est pas un symptôme significatif, et s'il n'y a pas de conclusions étonnantes à tirer de cette remarque hasardeuse.

Références

- Εμπειρικός Α. (1980), *Οκτάνα*, Αθήνα, Ίκαρος (Embirikos A., *Oktana*, Athènes, Ikaros)
Mandelstam O. (1930-1934), *Nouveaux poèmes 1930-1934*, Paris, Allia, 2010
Simondon G. (1958), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier
Ο Εμπειρικός διαβάξει Εμπειρικό, Διόνυσος, 1964 (*Embirikos lit Embirikos*, Dionysos)

Auteur

Leda Dimitriadi, Maître assistante à l'ENSAPM, est architecte ingénieur (NTUA), titulaire d'un DEA et d'un doctorat en Esthétique et sciences de l'art (Université Paris I). Elle est membre du laboratoire ACS - Unité Mixte de Recherche AUSSER (CNRS). Ses enseignements et ses travaux de recherche portent sur l'architecture et la technologie, l'histoire de la construction et la philosophie des sciences et des techniques.